

83  
MICHEL  
DRUCKER

**LA  
CHAINED**  
ROMAN



JClattès

MICHEL DRUCKER

# LA CHAINE

LA CHAINE

80y<sup>2</sup>  
97681

© 1978 Éditions de la Librairie de la Sorbonne  
Paris - 10, rue de la Sorbonne - 75004 Paris  
Éditions de la Librairie de la Sorbonne

LA CHAÎNE

Sur simple envoi de votre carte nous vous tiendrons  
régulièrement au courant de nos publications

Éditions Jean-Claude LATTÈS - 23, avenue Villemain - 75014 PARIS

© 1979, Éditions Jean-Claude Lattès.

MICHEL DRUCKER

# LA CHAÎNE

ROMAN

JClattès

DL-14-11-1979-30050

AVERTISSEMENT

*Il s'agit là d'un roman.*

*Toute ressemblance avec des personnages ayant existé,  
existant, ou des situations ayant eu lieu serait pure coïncidence.*

LA CHAÎNE

ROMAN



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

## CHAPITRE PREMIER

### *Paris, 1979* *17 h 55*

La plaque. Muller n'ouvre pas les yeux, comme il le fait normalement dès la première sonnerie du réveil. Il garde sous ses paupières la dernière image de son rêve. Une plaque de marbre blanc. Des lettres noires. La dernière image de son dernier rêve.

*Ici vécut*

**MARCEL MULLER**

(1915-1979)

« *Il parla aux hommes* »

La sonnerie revient, plus aiguë. C'est celle du réveil électrique posé sur la chaise, à quelques centimètres de sa tête. Annette le lui a offert l'année de la naissance de Frédéric. L'image du cadran chasse celle de la plaque. Il ouvre les yeux.

Il s'est endormi sans éteindre la grosse lampe du piano, et le salon aux rideaux tirés baigne dans une lumière jaune. Il hait cette lumière. Depuis toujours. Trop faible.

Au fond de l'appartement, une pendulette sonne. Puis une autre. Puis une autre. Quelques instants, toutes les pièces sem-

blent reprendre vie. La stridence remonte vers le salon, s'amplifie. Muller se dresse sur un coude. Il est reposé. A côté de lui, le réveil électronique vibre une dernière fois. 17 h 56. Le silence est revenu.

Muller s'assied au bord du divan. Son esprit est parfaitement éveillé, son corps, pas encore. Un corps de brontosaure. La vie y circule lentement, sans se hâter.

Muller se lève. Précautionneusement.

Il y a un grand miroir au-dessus de la cheminée de marbre terne. Le tapis étouffe les pas de Muller tandis qu'il traverse le salon pour s'en approcher. Les pans de sa chemise lui battent les jambes. Il pose une main sur le cadre de la glace où sont glissés de vieux cartons d'invitation. De l'autre, il dessine les contours de son visage. Ses doigts complètent ce que la lumière anémique ne lui permet pas de voir. Le nez fort; la bouche charnue; les joues larges que la barbe hérisse. Sa peau est totalement sensible, maintenant. Électrique.

Derrière lui, le carillon de bronze de l'horloge strasbourgeoise ébranle à nouveau le silence. Six coups. Au troisième, il se retourne. Il a vu toute sa vie ce cadran d'émail craquelé, ce balancier énorme. Cette horloge a sonné l'heure de sa naissance dans la grande demeure de Molsheim, et son carillon sombre ramène parfois des odeurs – le cumin, les draps pliés dans les armoires – ou des bruits. Le martèlement las des bottes de son père sur le plancher de chêne. Ce soir, c'est une autre heure qu'elle sonne.

Il a laissé son pantalon au pied du divan. Il se baisse, l'empoigne et le traîne comme une dépouille jusqu'à la salle de bains.

Il lave son visage, le rase méticuleusement devant la glace concave que cerne une rampe d'ampoules dépolies. Son reflet grossi lui sourit. Ce sont des gestes rituels.

Dans le couloir, marchant vers la chambre, il passe devant les rectangles plus clairs laissés sur le papier des murs par les portraits qu'Annette a emportés. Son père à elle, en uniforme de uhlan, le coude sur une sellette. La photographie de sa mère. Et toute la famille à Biarritz, devant la 203 Peugeot. C'était en 1952, Sylvie n'avait pas un an. Annette la tient dans ses bras. Bernard est assis sur l'aile et regarde un Muller plus jeune, plus souriant, moins imposant.

La penderie de Marcel Muller contient deux douzaines de vestes à carreaux. De toutes les couleurs et de toutes les étoffes. Ce n'est pas l'une de celles-ci qu'il choisit. Il décroche d'un cintre le veston gris qu'il a confié quinze jours plus tôt à son teinturier. Il l'enfile avant de nouer une cravate à rayures qui s'arrête bien au-dessus du pantalon.

Puis Muller passe dans le bureau, la seule pièce dont les rideaux sont ouverts. Le ciel n'est pas encore sombre, mais le halo qui nimbe déjà les réverbères de l'avenue Victoria le rassure. La nuit viendra assez tôt. Sur sa table de travail rangée comme le pont d'un bateau, il prend deux trousseaux de clés qui se reflètent dans l'écran mort du Sony Trinitron. Un vanity-case et une petite valise métallique sont posés sur le rayon inférieur de la bibliothèque. Il les soulève lentement, les porte jusqu'à l'entrée, passe un vieil imperméable et, sans éteindre les lumières, quitte son appartement.

Avant de rejoindre sa voiture, il s'arrête au bord du trottoir. Des étudiants font la queue devant le cinéma d'en face. On joue *l'Oeuf du serpent*. Muller remonte le col de son imperméable. A gauche du porche, c'est là qu'ils mettront la plaque. *1915-1979. Il parla aux hommes*. Peut-être.

Dans le flot lent des têtes, Muller emprunte la rue de Rivoli, la Concorde, le pont des Invalides. Caché derrière les vitres de la 504, il souhaite être un inconnu parmi des milliers d'automobilistes. Pas un instant, ses yeux inquiets n'ont quitté le gros rétroviseur d'aile, ce vieux rétroviseur de Cadillac à commande électrique qui lui servait naguère à contrôler sa popularité lorsqu'il dépassait un groupe de badauds. Il l'avait fait installer tout exprès à l'instar de certains de ses confrères... Mais ce soir n'est pas un soir à être reconnu...

Plusieurs fois, ses lèvres ont murmuré : « Tous ces gens..., tous ces gens... », sans jamais aller plus loin. Sa tête est vide ou trop emplie par le projet qui le hante.

Rue Camou, il gare sa voiture. Il est à proximité de la tour Eiffel.

A présent, le vanity-case et la petite valise reposent sur le capot. Muller tire sur sa manche. Les aiguilles vertes de l'Oméga



marquent 19 h 17. Il fait nuit. Muller reprend ses bagages et se met en marche rapidement. Il rase les murs.

A l'angle Camou-La Bourdonnais, il croise sous la lumière d'un réverbère un couple d'Espagnols. La femme cesse de jacasser et le regarde. A son sourire, Muller peut dire qu'elle l'a reconnu. Il presse le pas. Ils passent. La femme se remet à parler. Muller entend son nom, déformé. *Donde va con estas maletas?*

Sur l'avenue, la circulation est toujours dense. Attendant de traverser, Muller laisse glisser son regard sur un banc entre deux arbres. Son banc. Il venait souvent se garer devant – maintenant c'est impossible à cause de la voie des taxis – et, les jours de soleil, il s'y asseyait vingt minutes pour lire la presse. Il regardait la tour en pensant aux dossiers de l'après-midi. Il y a longtemps de cela... Ce soir, à sa place, traîne une boîte jaune de MacDonal. Tout change. Tout a changé.

Sauf elle. Trois cent vingt mètres de poutrelles et d'entretoises. Sept mille tonnes de fer. Quatre pieds énormes ancrés dans la terre, immuablement. Trois étages, trois ponts, les deux premiers illuminés, le dernier obscur. Tout en haut, sous les antennes, deux yeux fouillent la nuit incertaine. Meissonier, Gounod, Maupassant, tant d'autres, ne voulaient pas de cette odieuse colonne de tôle qui défigurerait Paris. Ils sont morts. Elle reste.

Muller aime la tour. Il aime sa force. Ce soir, elle sera à lui.

L'un des nombreux mythes concernant la tour Eiffel est qu'il faut gravir 1 789 marches pour gagner son sommet. La commémoration discrète d'un événement de l'histoire de France. Muller sait qu'il n'y en a que 1 671. De vieilles informations lui reviennent à la mémoire tandis qu'il monte vers le premier étage, le bras droit – celui qui tient la lourde petite valise – plaqué contre son corps de peur que le bagage ne heurte la rambarde. La tour est plus légère que le cylindre d'air qui la circonscrit. Vrai. Ses pieds s'équilibrent sur des bains d'huile. Faux. La surface de la première plate-forme est de quatre mille deux cents mètres carrés...

L'escalier est désert. Les clés qu'on a fournies à Muller ouvraient les portes du pilier est, actuellement interdit au public. Il s'est glissé dans l'ombre des poutrelles aussi furtivement que le permet sa corpulence. Son ascension est rapide, régulière. S'il

ne traîne pas, il sera dans les temps. Des problèmes risquent de se poser, au premier et au second, où les visiteurs sont encore nombreux. Il devra peut-être laisser passer un groupe, éviter un gardien. Ne pas être reconnu. Maintenant, c'est vital.

Ça se produit alors qu'il reprend haleine à la bouche de l'escalier, sous une roue d'ascenseur énorme et immobile. De l'autre côté de la plate-forme, des silhouettes s'agitent derrière les baies du restaurant. Muller se laisse distraire par leur ballet et ne voit pas le jeune serveur en veste noire qui surgit de l'ombre à quatre pas de lui. Le gamin sursaute, la surprise inscrite sur son visage marqué d'acné.

– Hé!... Vous m'avez fait peur!

Il a une voix criarde. Muller détourne la tête.

Mais le gamin insiste :

– Je m'excuse, monsieur... C'est que cet escalier est fermé au... (Il s'approche davantage.) Hé!... Je vous reconnais. Vous êtes...

Muller lève le bras. Celui qui tient le vanity-case.

– Cher monsieur, je vous en supplie, n'en dites pas plus. Le fait que vous ayez reconnu mon visage ne vous autorise pas à crier mon nom sur tous les toits de la capitale.

Malgré l'autorité du ton, le gamin est hilare.

– Vous savez, m'sieur Marcel, moi, je vous aime bien. Quel blagueur vous faites!...

Le bras au vanity sabre l'air, impose le silence.

– Faites-moi une faveur, jeune homme. Promettez-moi solennellement de ne raconter à personne – je dis bien à personne – que le hasard a fait se croiser nos chemins. J'attends de vous une réponse exempte d'ambiguïté, car il y va de ma vie et plus.

Le gosse le regarde, bouche ouverte. Progressivement, son sourire s'efface.

– Promettez! tonne Muller.

Le gosse hoche la tête. Ses doigts triturent la serviette blanche qu'il portait à son bras. Ses yeux vont des valises au visage de Muller.

– Je... Je...

– Promettez!

– Oui, je promets, souffle le gosse.

Il semble au bord des larmes.

Rasséréiné, Muller reprend sa marche. Sous l'œil médusé du garçon, il tire un trousseau de clés de sa poche et ouvre sans hâte le portillon qui interdit l'accès de l'escalier du deuxième étage.

Muller arrive en nage au second. Une couronne brûlante étreint ses tempes. Il est monté beaucoup trop vite. Quelque part dans son torse immense un œil rouge s'est allumé, rallumé, un minuscule point de douleur palpitante. La main qui tenait la valise métallique lâche délicatement la poignée et se glisse sous l'imperméable. Le battement affolé que détectent les doigts dit que Muller devrait s'asseoir, souffler un peu. Mais l'Oméga, consultée trois fois pendant l'ascension, indique que douze minutes se sont écoulées depuis qu'il a posé le pied sur la première marche de la tour.

Continuer. Il faut à présent traverser la plate-forme à découvert, jusqu'au bâtiment central d'où part l'escalier à vis qui conduit au sommet. Ouvrir des portes interdites, longer des couloirs et ne pas être vu. Si on le surprend maintenant, il sera moins simple de s'expliquer : il entre dans les zones illicites.

Cette idée stimule Muller. Il reprend la valise et sort de l'ombre de l'escalier.

La dernière étape – cette hélice de marches trop étroites, presque démunie de rambarde, vertigineuse – sera la plus pénible. Comme la *via Dolorosa*. Sa *via Dolorosa*. Muller y pense en ces termes.

Quelques silhouettes de visiteurs contre la nuit quadrillée par le grillage antisuicide, une porte ouverte, refermée, un corridor sonore et moite comme la cursive d'un cargo, une autre porte... Les clés sont parfaites, les serrures cèdent sans bruit... L'air libre...

Montant à nouveau, Muller découvre que l'altitude modifie la couleur du ciel, celle de la tour et surtout la ville. Paris s'est écrasé, perdant tout son relief, et ressemble à l'un de ces plans lumineux qu'on trouve dans le métro. Il faut enfoncer un bouton usé par des milliers de doigts pour que toute la ligne s'éclaire. Petits cercles multicolores..., station Châtelet..., l'heure des bureaux..., le fleuve humain...

Muller est seul au-dessus de sa grande ville muette.

Marche après marche, grincements et halètements confondus, il s'arrache au monde d'en bas. Un vent brutal siffle contre le fer des structures et couvre la rumeur du sol. Les pans de l'imperméable claquent comme des drapeaux. La valise bringuebale follement au bout du bras droit de Muller. Il a encore la force de la porter, plus celle de contrôler son balancement. L'homme qui la lui a remise avec les clés a assuré qu'il n'y avait aucun danger...

L'œil rouge s'est rouvert dans sa poitrine, la brûlure remonte jusqu'à sa gorge. Il transpire, mais son front est glacé. Ses jambes tremblent et il lui semble que ce tremblement se communique à tout le frêle escalier. Fer fragile frémissant sous son poids...

Un palier à mi-course. Muller s'y arrête. Les paraboles des faisceaux hertziens sont installées à cette hauteur. Il se penche un peu, mais l'ombre les lui cache. Ses complices. Ses prothèses. Les voir aurait rompu cette sensation d'isolement qui le gagne.

Son imperméable le comprime, le gêne comme une peau morte. Il le jette sur la rambarde. Une mue en plein ciel. Le vent gonfle la dépouille, l'attire vers le vide. Muller ne fait pas un geste pour la rattraper. Il la regarde tomber en tournoyant lentement, puis s'accrocher dans les entretoises, une tache pâle et mouvante, trente mètres plus bas. On dit que les suicidés de la tour ne touchent jamais le sol.

Fin de la station. Monter. Le calvaire reprend. Il y a onze ans qu'il monte. Ce n'est pas une image : onze ans exactement. Monter. Ses semelles râclent..., la valise, trop lourde..., plus de force dans ce corps titubant..., l'escalier est une vis sans fin plantée dans les étoiles..., ne pas regarder vers le haut..., vers le bas. Du coin de l'œil un bout de Seine où se croisent deux bateaux-mouches enguirlandés de lumière..., petits cercles multicolores..., petites vies, allumées, éteintes, allumées...

Jadis on allumait des feux pour repousser les loups, pour guider le voyageur, chasser les brigands... Aujourd'hui leur multitude les rend effrayants. C'est ainsi que le ressent Marcel Muller : phares des voitures tournant sans but, prisonnières de la cité; balises rouges sur le désert glacé des pistes d'aéroport; constellations froides des villes-dortoir, aux frontières du regard; à l'ouest, les tours de la Défense vides mais éclairées de haut en bas...

Les points lumineux s'enroulent autour de Muller tandis qu'il peine vers le sommet.

Fin du calvaire. Muller s'abandonne à la souffrance dans la salle obscure et vitrée du troisième étage, adossé au rideau de fer d'une échoppe de souvenirs. Il est dans le crâne de la tour. L'œil de sa poitrine est devenu un soleil. Son corps entier est parcouru de longs frissons. Sa sueur coule sans arrêt. Mais il sait que tout va s'arranger, que son cœur va retrouver une cadence régulière. Il ne *peut* pas mourir, pas ici, pas maintenant.

Son souffle rauque emplît la salle : seul bruit avec la vibration lointaine d'une machinerie d'ascenseur. Délaissant ses bagages, il s'approche des baies. Il a gagné trois minutes sur l'horaire prévu et les laisse s'écouler, trois précieuses minutes, le front collé contre la vitre fraîche.

... La première fois – sa mémoire, son arme favorite, a gardé intactes les images de sa première visite ici – c'était avant la guerre. Paris, alors, n'était pas cet amas d'étoiles solitaires. Il débarquait d'Alsace, bardé des diplômes des universités de Strasbourg, avec encore une pointe d'accent traînant et un tréma sur le *u* de son nom. Paris ressemblait à un champ de diamants.

Ce soir-là, à deux cent soixante-seize mètres au-dessus du monde, il avait su qu'il ne serait pas médecin comme le voulait son père. Le docteur William Müller était déjà un vieil homme. Épuisé par ses interminables tournées dans les fermes de Molsheim. Usé par seize heures de combat quotidien contre la maladie. Contre la mort. Et les diamants brillaient... En rentrant chez lui, dans la chambre qu'il partageait avec un condisciple, rue de l'Ancienne-Comédie, il avait mis au feu tous les papiers de l'internat. L'autre avait levé le nez de ses livres.

– Qu'est-ce que tu fais?

– Mon cher, avait dit Muller, je change de destin. Il n'y aura pas de docteur Muller. Pas davantage de professeur Muller. Il y aura Marcel Muller, un point, c'est tout.

Et la prophétie s'était accomplie. Malgré tout, bien des années plus tard, certains journalistes avaient donné vie à un médecin imaginaire. Ils inventaient un passé à Muller. Pour eux,

il avait sacrifié la belle carrière académique et humanitaire qui s'offrait à lui, à l'amour exclusif qu'il portait à la télévision.

« Ils ne se trompent pas, commentait parfois Muller. Je visite les gens chaque soir à domicile... Je suis un médecin des âmes. »

Admirateurs et admiratrices lui donnaient souvent raison. Ils écrivaient pour lui demander un conseil, se laisser aller à une confiance, s'abandonner à une plainte. Ils le consultaient. En leur envoyant une photo dédicacée ou une lettre très brève, Marcel Muller éprouvait la sensation de leur prescrire une thérapeutique. C'étaient ses ordonnances à lui.

Les trois minutes sont écoulées. Muller s'écarte de la baie. Son cœur bat presque normalement.

Une chaîne barre la volée de marches qui conduit à la plate-forme supérieure appelée « le campanile ». Un écriteau annonce : *ÉTAGE EN RÉFECTION – INTERDIT AU PUBLIC*. Muller la soulève et se glisse dessous. Ses pas résonnent contre la paroi métallique de l'escalier.

En haut, très peu de lumière. Il distingue, devant une porte close, un fouillis de câbles, d'outils et de pots de peinture. Réfection confirmée. On a bien fait les choses, jusqu'au moindre détail. Encore une clé, la porte s'ouvre. Le vent s'engouffre, plus froid, plus violent qu'aux étages inférieurs. Muller se voûte un peu pour résister à sa poussée. La lune s'est levée. Elle fait luire le fer étiré des grillages qui encagent complètement la plate-forme. Une cage. Mais le fauve est dehors, en bas, autour... Muller claque la porte, donne deux tours de clé... Le fauve a cent mille yeux et comme toujours – non, ce soir : comme jamais – Muller va lui parler, le faire ronronner...

Un ensemble de salles occupe le centre du campanile; réservées autrefois à des expériences scientifiques, la plupart sont devenues des boutiques de souvenirs. La tour se vend bien. Ce qu'on a conservé dans l'état d'origine, c'est le petit appartement que Gustave Eiffel s'était réservé au sommet de son chef-d'œuvre. Un rêve démesuré : habiter le toit de Paris. On dit qu'il n'y vécut jamais, mais c'est une curiosité qui distrait les touristes. Des fenêtres rectangulaires semblables aux hublots des cabines de luxe d'un transatlantique leur offrent d'habitude une vue directe sur le bureau-musée de l'architecte. On ne visite pas, on regarde de l'extérieur. Ce soir, des grandes feuilles de papier kraft les occul-

tent et seule la silhouette massive de Muller s'inscrit dans leurs vitres aveugles.

Il s'accorde une dernière pause devant la dernière porte verrouillée, comme s'il allait entrer en scène.

L'homme qui a remis les clés et la valise a promis que tout serait prêt. Muller n'en doute pas. Pas une seconde au cours des longues semaines qui viennent de s'écouler il n'a douté de la perfection de l'organisation. Il a travaillé avec des professionnels. Lui-même est un professionnel. C'est le secret de toute réussite : ne rien laisser à l'improvisation. Muller ne croit pas au hasard. Sa foi va à l'obstination. A la persévérance. Il a confiance; si son cœur, le maillon le plus faible de la chaîne, a tenu trois étages – mille six cent soixante et onze marches – tout le reste tiendra.

La poignée de cuivre de la porte s'est réchauffée dans sa main. Il ouvre. Il entre dans le petit bureau obscur.

Le battant refermé, le silence est total. Il fait chaud. Muller arrache quelques feuilles de kraft. Des formes se dessinent dans la lumière pâle. Le verre, le bois, le bronze, l'acier habitent l'ombre de leurs reflets. Reflets anciens, patinés par le temps, et reflets neufs, précis et vifs – il y a les deux.

Il y a ce que les touristes peuvent voir, tous les jours. Un petit canapé contre le mur du fond, capitonné de velours bleu, flanqué de deux fauteuils crapauds. Dans un renforcement, sur la droite, une armoire de bois fruitier, lourdement sculptée. Un guéridon portant un bronze en pied d'Eiffel. Contre le coffrage oblique qui cache l'une des entretoises un petit bureau, vraisemblablement Louis XV. Derrière, une chaise Napoléon III. Quelques sous-verre sur les murs tendus de bleu passé, une étude à la plume du viaduc de Garabit que le rayon de lune éclaire en plein.

C'est l'ancien, l'autrefois.

Et il y a ce que les touristes ne verront jamais. Ce que dissimulait le papier kraft.

La Microcam Thompson sur son trépied, son objectif 12 x 120 braqué vers la table de travail.

Les deux téléviseurs Sony et Barco, sur une cantine métallique à droite de la caméra.

Les deux projecteurs de 1 500 watts.

Sur une table de dactylo perpendiculaire au bureau

Louis XV, le magnétoscope U-Matic à bande 3/4 de pouce, la mini-régie quatre voies Grass Valley, le commutateur son-image, le Time Base Corrector... Deux cents kilos d'un matériel complètement incongru en ce lieu... La rencontre de l'Age de Fer et de l'Age des Étoiles...

Un studio.

Un studio de télévision suspendu entre ciel et terre – « A mon usage exclusif », pense Marcel Muller.

Enjambant les serpents de câble roulés sur le sol, il va jusqu'au bureau. Pose la valise et le vanity-case. Retire sa veste et la jette sur le dossier de la chaise. Il tire sur sa ceinture – un geste de satisfaction. Son pantalon remonte très haut sur son ventre épanoui. Il desserre sa cravate. Il est à l'aise. Il est chez lui.

Il s'assied. Sur le bureau sont installés deux postes téléphoniques, l'un ancien, à cadran, l'autre à touches et sans fil. Entre eux, une petite lampe de travail. Muller l'allume. Il décroche tour à tour les deux combinés, écoute les tonalités. Ses gestes sont précis, efficaces. Il a tout répété cent fois. Il sait ce qu'il doit faire.

Un bouton à pousser sur sa droite et les voyants du magnétoscope, du commutateur, de la régie, s'allument. Petits cercles multicolores... Une horloge digitale incorporée au U-Matic égrène les secondes. 19.49.06. Encore onze minutes. L'écran du Sony, à deux mètres du bureau, prend vie. L'image flotte un peu, se stabilise. Un comique bon enfant, cadré en gros plan, raconte des bons mots illustres. *Molière avait coutume de dire...*

Muller se baisse pour prendre le vanity-case. Une glace est encastrée dans le couvercle. Il choisit sans hâte ses produits de maquillage. Une couche de fond de teint. Un trait d'eye-liner pour donner de la profondeur au regard. La bouche au rouge pâle, cernée d'une ligne imperceptiblement plus sombre. Quelques touches, ici et là, destinées à renforcer l'autorité de ce visage qui pourtant n'en manque pas. L'écran est une loupe. Il faut savoir qu'il ne pardonne rien...

Une cascade de rires s'échappe du Sony. Rires en boîte – *canned laugh*, comme disent les Américains. « Une dame inquiète de son devenir va consulter un voyant célèbre. Elle frappe à la porte du visionnaire. "Qui est là?" demande celui-ci. Dépitée, la dame repart. » C'est l'une des émissions les plus populaires de la chaîne depuis plusieurs années déjà.



Muller s'examine dans son miroir. Satisfait, il range les crayons, les tubes et les pots. La valise métallique, prudemment soulevée, prudemment ouverte, prend la place du vanity. 19.52.47 à l'horloge digitale. Encore sept minutes.

C'est un travail minutieux. Les doigts épais de Muller tremblent un peu. La valise comporte deux compartiments, un grand et un petit. Du petit, il extrait un boîtier de plastique noir au centre duquel trône un gros bouton. Rouge, comme il se doit. Deux fils s'échappent du boîtier, terminés par deux jacks qu'il enfonce dans leur logement, au fond de la valise. Le petit claquement des broches le fait ciller, mais rien ne se produit. Le grand compartiment est occupé entièrement par cinq gros cylindres d'acier gris couchés l'un contre l'autre. Il les contemple. La neutralité de leur forme, de leur couleur, est effrayante, une couleur de mort. Il ne peut empêcher ses doigts d'effleurer ces cylindres. Contact neutre. Ni chaud ni froid.

Encore une rafale de rires et le générique de l'émission gaie défile à toute allure sur l'écran que Muller surveille du coin de l'œil. Des noms, une avalanche de noms que personne ne peut avoir le temps de déchiffrer. Celui du réalisateur s'attarde à peine plus que les autres. Un blanc. Puis l'indicatif joyeux qui annonce la publicité.

Muller pousse doucement la valise vers le bord du bureau, de manière qu'elle occupe l'angle inférieur droit du champ que couvrira l'œil de la Microcam. Il garde le boîtier noir près de sa main gauche.

Publicité pour un nettoyant industriel.

Il se retourne. De la poche intérieure de sa veste il tire une chemise pliée en deux, un étui à lunettes. La chemise contient ses notes. Il chausse les verres à monture d'écaille et parcourt les trois premiers feuillets.

Une publicité pour un missile-jouet en plastique ininflammable défile sur l'écran.

Muller passe le micro-cravate autour de son cou. Il tourne un potentiomètre de la petite régie. L'unité de monitoring, sur la planche inférieure de la table de dactylo, amplifie le tapotement de son doigt sur la pastille du micro. Il se gratte la gorge et répète plusieurs fois : « Mes amis, mes chers amis... » La voix varie, du posé au grave.

Publicité pour des nouilles précuites.

La main droite de Muller pousse un nouveau bouton. Les deux projecteurs s'allument. Une onde de chaleur, de lumière radieuse, court dans le bureau d'Eiffel.

Publicité pour un détartrant de W.-C. aux extraits naturels de menthe fraîche.

Muller enfonce une touche sur la mini-régie. Voie 1. Caméra. Son image naît sur l'écran de contrôle, à côté du Sony. Il ne lève pas les yeux.

Il repousse sa chaise, fait quelques pas dans la pièce, posant ses pieds entre les câbles. Il remet sa veste. Rajuste sa cravate. Se penche sur l'horloge du magnétoscope.

Deux minutes.

Muller se rassied. Son regard retourne vers les deux écrans. Sur celui du Sony une poupée de chiffon fait trois cabrioles. Fin de la publicité. L'autre présente une image en noir et blanc. Un morceau du bureau, un coin de la valise, le boîtier noir, la chemise de notes ouverte entre les avant-bras de Muller, Muller... Bonne lumière. Bon cadrage.

Il ôte ses lunettes, les remet, sans se quitter des yeux. Il a la bouche sèche. Le trac existe. Il ne vous lâche jamais.

Sur le Sony le programme du soir défile en lettres lumineuses. Une heure : 19.58.44. Accord parfait avec l'horloge du U-Matic. *DANS QUELQUES INSTANTS NOTRE JOURNAL...* De la musique.

Les doigts de Muller cherchent le commutateur image et son. Son pouce se place sur un interrupteur à bascule.

Une minute.

Muller sent toute la tour sous ses pieds, comme un immense navire. Il en est le capitaine. Il va faire voyager ce vaisseau immobile.

Son esprit trace le parcours bondissant, infini, de l'impulsion électronique qu'il va envoyer dans les veines invisibles de la France.

A la vitesse de la lumière...

L'image du Sony - lettres et chiffres - s'estompe, disparaît. La musique meurt.

A la vitesse de la lumière...

Muller dans un souffle, compte les secondes.

Il faut donc que les deux parties...

La main droite de Muller...

deux parties s'alignent...

indiquent tout de suite...

de manière précise...

Muller indique les...

deux parties de la...

Il se agit de...

Il faut que les deux...

deux parties de la...

de la manière...

indiquent les deux...

deux parties de la...

Il se agit de...

de la manière...

indiquent les deux...

deux parties de la...

Il se agit de...

de la manière...

indiquent les deux...

deux parties de la...

Il se agit de...

de la manière...

indiquent les deux...

deux parties de la...

Il se agit de...

de la manière...

indiquent les deux...

deux parties de la...

Il se agit de...

## CHAPITRE II

### *Printemps 1968*

– Incroyable!

La main de Muller voletait au-dessus du levier de vitesse.

– Me traiter de vieux con. Moi. De *vieux con!* Et je me tue pour leur assurer une existence décente... Mes gosses ne manquent pas de culot, mon petit Jean-Loup.

Jean-Loup Frankel avait vingt-trois ans. Juste un an de plus que l'aîné de Muller. Il bougea inconfortablement sur le siège de cuir. Un sourire conciliant tentait de masquer sa gêne.

– Ils n'en pensent pas un mot. Bernard et Sylvie vous adorent. Marcel. C'est... C'est une période comme ça, voilà tout.

A la hauteur du pont au Double, la foule mouvante et colorée marchait sur la chaussée. Muller fit grincer la boîte en rétrogradant. Il regarda Frankel.

– Voilà ce que j'appelle du journalisme! Du pris sur le vif! Je suis heureux d'être là...

Les yeux du jeune homme s'écarquillèrent. Quoique ayant ralenti, Muller conduisait très imprudemment. La voiture venait de frôler un passant.

– Attention, Marcel!...

– Attention, Marcel!... singea Muller. (Il lâcha une sorte d'éternuement méprisant.) Une période comme ça! Est-ce tout ce que je vous ai appris en deux ans? La prudence? Nous vivons une des phases les plus aiguës de notre Histoire, mon garçon. Histoire avec une majuscule. Peut-être un nouveau 89. Pas une période comme ça! Analysez, nom de Dieu! Analysez!

Frankel, partagé entre le rire et la contrition, s'abstint de répondre. Muller continuait.

– Quant à ce que pensent vraiment Bernard, sa sœur et même le petit Frédéric, laissez-moi vous... Allons bon, quoi encore?

Une longue farandole de garçons et de filles coupait le quai Montebello. Leurs cheveux flottaient dans le vent tiède de mai. Muller écrasa sèchement le frein. Des têtes se retournèrent.

– Laissez-moi passer, petits crétins! Allez jouer ailleurs!

Il enfonça l'avertisseur. Un espace s'ouvrit dans la farandole, juste assez large pour la Mercedes. Muller enclencha la première. Il cala. Il y eut des rires, des cris de joie. Un garçon maigre et barbu comme un faune approcha son visage du pare-brise et montra les dents. Une fille, les seins libres sous un tee-shirt à l'effigie du Che, était montée sur le pare-chocs. Elle essayait de faire tanguer la lourde voiture.

Le moteur toussa, repartit.

Des coups sonores pleuvaient sur la carrosserie. Des poings tendus. Des hurlements.

Lentement la voiture tenta de s'arracher à sa gangue humaine. Frankel, tassé sur son siège, baissa la tête. La fille sur le pare-chocs releva son tee-shirt, montra sa poitrine provocante. Puis, brusquement, elle sauta à terre et cria :

– Salaud! Vendu de Marcel! La télé au peuple!

– Gros porc!

– Valet du capital!

– L'imagination au pouvoir!

Muller souriait. Il accéléra. Son regard était rivé au gros rétroviseur d'aile.

Il dit :

– Vous avez vu, Jean-Loup, vous avez vu! Ces petits crétins m'ont reconnu!

Il était aux anges.

A la hauteur de Notre-Dame, ils eurent les mêmes difficultés. Aucune autre voiture ne roulait sur le quai. Seulement des vélos, quelques vélomoteurs et des piétons, des milliers de piétons, plus que Frankel n'en avait jamais vu depuis trois ans qu'il était arrivé à Paris. Saint-Michel ressemblait à l'idée qu'on se fait d'un marché persan. Grouillement. Couleurs. Musique. Aux pieds de l'archange, on grillait des merguez.

Muller s'énervait.

– On n'y arrivera jamais. Je prends par Rivoli.

Il vira brusquement vers le pont. La roue arrière frotta contre le trottoir.

Quatre rangs de C.R.S. Leurs casques noirs étincelaient au milieu du pont. Les visières relevées renvoyaient vers le ciel des éclats blancs.

Frankel mit sa main sur le tableau de bord, en prévision du coup de frein.

La Mercedes ne ralentit pas.

– Marcel, ils ne vont pas nous...

Muller lui lança un regard plein de compassion amusée. Il passa au point mort et la lourde voiture parcourut sans bruit une quinzaine de mètres, perdant de la vitesse. Elle s'arrêta sans heurt à un tour de roue du premier rang.

Des visages figés leur faisaient face.

Muller baissa sa vitre.

– Allons, messieurs. Nous sommes pressés.

Des mains étreignaient de longues matraques noires.

– Messieurs, vous m'entendez? Nous n'avons perdu que trop de temps.

Un homme sans casque, deux chevrons dorés sur l'épaule de son blouson, venait vers la Mercedes.

– Vous allez vous écarter, oui ou non? insista Muller.

– Marcel..., commença plaintivement Frankel.

Des taches rouges étaient apparues sur le visage de Muller.

Il aboya :

– Taisez-vous!

Il ouvrit rageusement la portière et se jeta hors de la voiture.

– Que signifie ceci?

Son index accusait le premier rang. Il s'adressait à l'homme sans casque.

- On ne passe pas, fit l'autre sèchement. Reculez et traversez à la Concorde.

Muller secouait la tête. Incrédule. Totalement stupéfait.

- Je rêve. Je dois rêver. (Il approcha son visage de celui du gradé.) Regardez-moi. Regardez-moi bien. Ça ne vous dit rien?

L'autre haussa les épaules. Le doigt de Muller décrivit un demi-cercle. Il pointait vers Saint-Michel.

- Là-bas, monsieur, là-bas... Même ces gauchistes savent qui je suis!

- T'as entendu le chef, crapaud? Barre-toi ou on t'arrange la gueule.

La voix montait du dernier rang. Il y eut un peu de remous parmi les casques et plusieurs autres lui firent écho.

- Ouais, casse-toi, la star!

- Fais rouler ton char tant qu'il te reste de l'essence!

Muller fit un pas en avant, menaçant. Le gradé lui attrapa le bras. Il répéta :

- Reculez et passez par la Concorde.

- Lâchez-moi! Vous savez ce que c'est que ça? (Muller hurlait, frappant le pare-brise du plat de la main, là où était collé le macaron *PRESSE*.) Espèce d'imbécile, vous savez ce que c'est?

- Insuffisant. Il vous faut un coupe-file.

- Un coupe-file? Un *coupe-file*? Mais je suis la presse, monsieur! je suis l'Information!

- Dégagez ce pont, dit le gradé.

Il le poussa vers la portière.

- Vous n'êtes pas des policiers, glapissait Muller. Vous êtes des gangsters! Vous déshonorez la France. Oh! vous aurez de mes nouvelles... (Son doigt menaçait les casques.) Tous!

Le gradé l'obligea à remonter en voiture.

- Votre matricule... Donnez-moi votre matricule!

Le gradé claqua la portière.

La boîte de vitesses craqua horriblement. Avec un cri rageur, Muller enfonça l'accélérateur. La Mercedes fit un bond en arrière et escalada le trottoir.

Les casques se marraient.

- Rentre chez toi!
  - Planqué!
  - Capitaliste!
- Frankel ferma les yeux.

*PAS DE TRÊVE, LA GRÈVE  
CHARLOT, ON N'EST PLUS DES VEAUX  
LA PÈGRE, C'EST NOUS  
QUAND J'ENTENDS LE MOT « CULTURE »,  
JE SORS MES C.R.S.  
NON A LA VOIX DE SON MAITRE  
TÉLÉMANIPULÉS, ASSEZ!*

L'imagination fleurissait sur les murs, les portes vitrées, sur les banderoles et les calicots qui barraient le grand hall de la Maison de la Télévision. Des centaines de tracts multicolores jonchaient le sol. Quand Muller le traversa au pas de charge, Frankel sur ses talons, le hall était désert, à l'exception des hommes du piquet qui montaient une garde nonchalante devant le grand studio.

- Hé! les mecs, j'ai des visions, lança un machiniste, goguenard. Vous voyez qui je vois?

Ses copains rirent ou émirent des bruits divers.

Frankel sentit Muller sur le point de répliquer. Il le vit hésiter, puis s'engouffrer dans l'auditorium, soufflant comme un tau-reau.

Un brouillard de tabac épaississait l'atmosphère de la grande salle obscure. Seule une tribune de fortune, dressée tout au fond, bénéficiait de l'éclairage intense de quelques projecteurs. Un orateur y parlait, amoureuxment courbé sur son micro, sa voix monotone couvrant à peine les raclements de pieds, toux et chuchotements de l'assemblée. L'odeur puissante de la sueur se mêlait à celle de la fumée.

Muller se mit à arpenter l'étroit espace libre, à la lisière de la foule, indifférent aux signes qu'on lui adressait, digne et impatient comme un empereur au terme de son exil. Frankel desserra un peu sa cravate.

- Marcel! Tu es là!



Un petit homme en col roulé avait surgi entre eux. Il étreignait le bras de Muller avec la frénésie d'un noyé. Cent fois, Frankel avait entendu Muller qualifier Gérard de « petit réalisateur de rien du tout », de « génie de l'interlude ». Et Gérard, dans la fièvre du moment, se permettait de le palper, de lui donner du *tu*. Tout pouvait se produire.

Il ne se passa rien.

Muller dégagea son bras et dit :

- Je veux leur parler.

L'autre acquiesça. On l'avait élu à la tête du Comité de Coordination de la Grève. Avec un rien de condescendance, il tapota l'épaule de Muller.

- C'est merveilleux, Marcel.

Il tira de sa poche une liste, chaussa les lunettes qui pendaient à son cou retenues par une chaîne dorée.

- Voyons... Il y a Mizel, Asséa... Taffin, de la C.F.D.T... Hmm, qui d'autre? Bergout... Figowy, de la Commission des programmes...

- Maintenant, dit Muller.

Gérault le regarda. Il hocha la tête et ses lunettes glissèrent sur son nez trop maigre.

- Maintenant.

Il remisa sa liste et leur fit signe de le suivre. Ils contournerent l'assistance; écrasèrent quelques pieds; firent se lever une quinzaine de types assis par terre; essayèrent quelques insultes, des plaisanteries douteuses. Il parvinrent au bas de la tribune.

- Pour conclure, concluait l'orateur, je demande à tous les camarades présents...

Gérault les laissa et monta lui glisser quelques mots à l'oreille. L'expression extatique de l'orateur s'estompa à mesure qu'il parlait. La colère envahit son visage. On vit que les deux hommes s'engueulaient. Un brouhaha naquit dans la salle. Le micro captait des bribes de l'altercation.

- ... me laisser finir, merde...

- ... plus tard, Bourdin, après...

- ... intolérable. Du fascisme pur et...

Le dénommé Bourdin tenta de reprendre la parole. Il vociféra : « Camarades... », mais le petit Gérard s'était glissé entre le micro et lui.

– Silence! Un peu de silence, s'il vous plaît... Fermez-la, nom de Dieu!

Un calme relatif revint. Bourdin quittait la tribune avec le dépit des faibles. Gérard reprit :

– Camarades... Camarades, quelqu'un que vous connaissez bien demande la parole. Vu que ce n'est pas le genre à parler pour ne rien dire, je propose qu'on lui laisse l'antenne. Je ne vais pas vous le présenter. C'est la première fois qu'on le voit en assemblée générale, mais ça ne signifie pas qu'il n'est pas avec nous...

– Abrège, cria une voix au balcon.

Gérard leva la main. D'un ton de music-hall, il annonça :

– Le passé, le présent, l'avenir de cette grande maison... J'ai nommé... Marcel Muller!

La salle se déchaîna. Il y eut des glapissements, des sifflets, des cris d'animaux. Les grévistes s'en donnaient à cœur joie.

Sans hâte, Muller montait à la tribune.

Frankel aperçut une chaise libre au premier rang. Il alla s'asseoir.

Devant le micro, Muller ouvrit les mains dans un geste *urbi et orbi*. La salle redoubla d'ardeur. Une nuée de projectiles, des épiluchures d'orange, des tracts roulés en boule, des fusées de papier, pleuvait sur la tribune. Muller souriait, plein d'indulgence. Il attendait.

La chienlit dura quelques minutes, puis les gosiers commencèrent à se fatiguer.

Quand un silence hostile retomba, Muller ne parla pas tout de suite.

Il retira lentement sa veste et apparut en chemise. Il y eut quelques « A poil, Muller! » sans trop de conviction. Il plongea ses bras dans les manches de la veste et les retourna. Puis il remit le vêtement, la doublure dessus.

Il se pencha vers le micro.

– Ceci, mes chers amis, pour vous dire que je n'ignore nullement ce que vous pensez de moi! Oui, je retourne ma veste!...

Frankel n'en revenait pas. Les grévistes non plus. Des applaudissements grêles montèrent des premiers rangs. Deux ou trois types sifflèrent au balcon. La tendance générale était à la stupéfaction silencieuse.

– Mais, n'est-ce pas, reprit Muller, mais, n'est-ce pas, il n'y

a, comme on dit, que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Je l'avoue. Ce grand mouvement, cette grève, a tout d'abord heurté l'homme de traditions qu'est votre serviteur. Tout mon passé, ainsi que Gérard le faisait remarquer, toute mon histoire sont liés à cette maison. J'y suis entré plein d'illusions, en pionnier, et quinze ans plus tard mes illusions ne m'ont pas quitté. Je crois, mesdames et messieurs, que nous sommes au service de tout un peuple. Au service des téléspectateurs, donc des Français, donc de la France! (Il s'interrompt. La salle se taisait.) Mais aujourd'hui... J'arrive au quartier latin, mes amis, et qu'ai-je vu?

Frankel regardait autour de lui, incrédule. L'écho de la question planait sur la salle muette. Tous les visages étaient tendus vers la tribune.

– J'ai vu un monde jeune, plein de joie, plein de promesses, qui s'efforçait de naître. J'ai vu l'autre, ce vieux monde malade qui envoie ses Légions des Ténèbres parce qu'il n'en finit pas de crever!

Une rumeur courut dans l'auditorium.

– J'ai vu la répression à l'œuvre... J'en ai fait l'expérience, personnellement. J'en ai été la victime. Pour la première fois de ma vie, je me suis senti hors la loi. Alors, oui, mes amis, aujourd'hui, devant vous, je retourne ma veste. Votre cause est juste. *Notre* cause est juste! Et je crie : vive la grève! Vive la télévision! Vive la télé en grève!

Le tonnerre roula dans la salle.

Frankel releva la tête. Il se retourna. Il était le seul encore assis.

– Et je fais une proposition, hurla Muller, le visage baigné de sueur et de lumière. Formons sur-le-champ une délégation qui ira dire aux étudiants que nous marchons ensemble. Mon fils aîné, ma fille sont parmi eux. Je veux leur dire que je les respecte parce qu'ils vont sauver le monde!

L'orage. La tornade. La Maison de la Télévision tremblait sur ses fondations. Deux mille gorges hurlaient :

– MULLER AVEC NOUS!

et :

– TRAVAILLEURS - ÉTUDIANTS - MÊME COM-BAT!

et :

– ENRAGÉS - TÉLÉ - SOLIDARITÉ!

Frankel se leva et joignit sa voix à la tempête.

Bien entendu, l'idée de Muller n'avait rien de neuf. Depuis le premier jour du conflit, des délégations constituées en proportions équitables d'administratifs, de techniciens, de journalistes, d'hommes d'antenne, sillonnaient inlassablement Paris et la province pour porter partout la parole de la télé en grève. On privait le pays de télé, il fallait bien dire pourquoi. Alors on affirmait que la télé était, depuis dix ans, la créature d'un seul pouvoir, d'un seul maître. On accusait la mainmise, la censure, l'ingérence, la manipulation de l'information. On criait au pays que la télé était à lui, toute la télé au peuple, le peuple à la télé! On lançait des mots d'ordre. On expliquait. Le vrai, le faux, sans distinction. On démontait et démontrait tout et même le contraire. On était de bonne foi. A Châteauroux ou à Cambrai, dans les sous-préfectures et les chefs-lieux de cantons, à l'Opéra, à l'Odéon, on expliquait et expliquait sans relâche. Des réalisateurs bègues devenaient Cicéron, un commentateur de pétanque savait par cœur le Petit Livre Rouge, des garçons élevés entre la Pompe et la Muette retiraient leurs blazers et découvraient d'un coup la Parole et la Simplicité.

Mais Muller...

Muller était un symbole, vénéré et haï comme un symbole. Pour le pays, Muller était le visage qui, chaque soir à vingt heures, annonçait la couleur du jour. Qu'une guerre se soit déclarée quelque part, qu'on ait enlevé un enfant, décimé un peuple ou tué un président, inventé un nouvel impôt ou perdu un match de tournoi à Colombes, et le visage se montrait grave, la voix soucieuse, lourde de reproches. Qu'au contraire il apparaisse détendu, le ton enjoué ou badin, et l'on comprenait qu'on allait dîner en paix, sans l'ombre d'un remords. Le pays vénérait Muller.

Ils étaient nombreux à la télévision à critiquer Marcel Muller. Son succès indisposait comme souvent en pareil cas. Il attisait les jalousies. Les surnoms les plus saugrenus le visaient : « Œil de Moscou! Agent de la C.I.A.!... » Ses ennemis ne craignaient pas la contradiction. Mais, pour les vrais professionnels et le public, Marcel Muller était un homme qui connaissait et possédait à merveille son métier : une réelle institution.

Depuis quinze ans, l'institution était là. Et l'institution venait de rejoindre la grève.

Ils constituèrent un comité chargé de constituer la Délégation Muller. Une heure plus tard, cinq hommes et une femme quittèrent le grand studio. Muller, Frankel, Gérault – relevé pour la circonstance de la direction du Comité de Coordination – un cameraman, une scripte et un électricien syndiqué. Ils s'entassèrent dans la Mercedes, qui reprit la direction du Quartier latin.

A 15 heures, ils arrivaient à la Sorbonne. Le grand amphithéâtre était comble et Muller garda la parole exactement deux minutes.

A 15 h 30, des piquets armés de barres de fer leur ouvrirent les grilles d'une bonneterie occupée, près de la Bastille. On attendait un raid d'extrême droite pour le jour même ou le lendemain. A la fin du meeting, qui dura une heure, des ouvrières vinrent voir Muller et lui demandèrent des autographes.

Il était près de 17 heures quand ils entrèrent à l'Odéon. Sous la banderole qui annonçait : *QUAND L'ASSEMBLÉE NATIONALE DEVIENT UN THEATRE BOURGEOIS, TOUS LES THEATRES BOURGEOIS DOIVENT DEVENIR DES ASSEMBLÉES NATIONALES*, Muller prit l'épaule de Frankel et lui glissa à l'oreille :

– Mon petit, c'est le plus beau jour de ma vie.

– En êtes-vous sûr, Marcel?...

Dix minutes plus tard, debout sur la scène, le poing tendu, en proie à une folle exaltation, il ignorait encore que c'était aussi le plus sombre.

C'était un scoop. Un sacré scoop.

L'équipe, que le hasard – plus vraisemblablement que ce sixième sens légendaire qu'on prête aux journalistes – avait menée à l'Odéon cet après-midi-là, quitta discrètement le théâtre un peu après 5 h 30 et courut jusqu'au break Citroën garé deux rues plus loin par mesure de sécurité. Les effectifs étant réduits, le preneur de son faisait office de chauffeur. Le reporter monta devant et le cameraman à l'arrière, sa Coutan 16 sur les genoux.

Les manifestants bloquaient déjà Saint-Germain et Saint-Michel jusqu'à la rue Soufflot. Ils passèrent par Vaugirard.

Sur l'avenue Bosquet déserte, le preneur de son poussa la DS

à cent vingt. Les trois hommes se taisaient. Ce qu'ils avaient vu et filmé les laissait songeurs. Deux d'entre eux continuaient le boulot pour des questions de salaire; ils se demandaient quels bénéfices ils pouvaient tirer du scoop. Le troisième – le reporter – avait opté contre la grève parce qu'il pensait qu'il faut toujours choisir le camp des vainqueurs. Il se demandait brusquement s'il n'avait pas choisi le mauvais camp.

Les gendarmes mobiles qui barraient l'entrée de la rue, s'écartèrent devant la DS. La voiture freina devant le 15, siège de la chaîne. Les trois hommes en descendirent pour s'engouffrer dans le grand bâtiment.

Les événements avaient jeté sur cet endroit d'ordinaire assez proche d'une ruche en folie un voile de silence sépulcral. Personne dans les couloirs à l'exception des quelques techniciens chargés du programme minimum. Les cabines de montage, les studios, les plateaux étaient vides. La plupart des bureaux, inoccupés. Le cameraman fonça vers le labo.

A sept heures moins cinq, le film était développé. A sept heures, ils le visionnaient. Le hasard – le deuxième de l'après-midi pour Muller qui à ce moment regagnait le quai Kennedy, ivre d'épuisement et de bonheur – avait ramené Jacques Sidar de province deux jours plus tôt que prévu.

En l'absence de tout responsable, on avait confié à Sidar la direction intérimaire du Journal télévisé, la dernière barque encore à flot dans le raz de marée de la grève.

Petit, le sourcil broussailleux, Sidar avait été un très bon journaliste de presse écrite. Quand il opta pour la télévision, il rêva d'une grande carrière à l'antenne. Une carrière de star. Comme Marcel Muller. Hélas! le trac qui l'habitait lui joua un tour dont il ne se remit jamais. Un soir il ne put articuler un seul mot alors que le présentateur vedette lui passait la parole. Il avait craqué devant quinze millions de téléspectateurs. Son premier « plateau », comme on le dit dans le jargon du métier, avait été une catastrophe! Ce fut poignant; il n'en retint que le ridicule.

Des amis lui conseillèrent de recommencer le lendemain comme le font les sportifs après une chute. Il fallait vaincre la peur en l'affrontant, conjurer le mauvais sort. Il refusa. Cette humiliation devint son idée fixe! Commença alors un long exil dans un journal du sud de la France. Il y rongea son frein tandis

que mûrissait en lui une froide détermination : il demeurerait dans l'anonymat, mais il ferait partie de ceux qui, dans l'ombre, sont aux postes de commande. Cet homme d'appareil, il l'était devenu.

Quand l'image de Muller envahit l'écran de la cabine de projection, Sidar émit un petit sifflement. Quand sa voix fit trembler les haut-parleurs, il se renversa dans son fauteuil et éclata de rire.

Les lumières se rallumèrent.

– Qu'est-ce qu'on fait? demanda le reporter, vaguement mal à l'aise.

Sidar tira de sa poche une boîte de cigarillos.

– Je n'aurais voulu manquer ça pour rien au monde. Quel ridicule! Il est foutu!... C'est... (Il s'interrompt pour craquer une allumette et inspirer sa première bouffée.) C'est trop drôle. Ce qu'on fait? On garde, bien entendu. Deux minutes..., non, trois. Un morceau de la harangue et toute la petite chanson. (Il agita le cigarillo vers la porte.) Roulez!

Le reporter ne bougea pas. Il balbutia :

– Vous... On ne prévient pas le patron?

L'agacement apparut sur le visage étroit de Sidar. Ses sourcils broussailleux se rejoignirent à la base de son nez.

– Quel patron? Clavier a fait téléphoner aujourd'hui qu'il était malade. Comme les autres. Besoin d'air pur, le pauvre chéri.

– Alors...

– Alors on est un gentil garçon et on fait comme j'ai dit. Compris?

Le reporter hocha la tête. Il récupéra la bobine et se hâta vers le montage.

Chaque soir ou presque, Frankel dînait avenue Victoria. Annette Muller le traitait comme son fils. Mieux que son fils, depuis que Bernard passait ses nuits à Censier. « Il occupe son université, expliquait Annette. Pas tout seul, précisait-elle. Avec quelques garnements de son espèce! »

C'était une petite femme trapue, blonde et sans âge, la fille de métayers de Molsheim. Une femme d'ordre et d'habitudes. La réussite de Muller n'avait pratiquement rien changé à sa vie.

Elle leur ouvrit la porte.

- Où étiez-vous? (Son œil s'arrondit devant la tenue débraillée de Muller.) Qu'est-ce que vous avez fait?

Muller prit sa main et la baisa.

- Tout à l'heure, ma chère. Une bonne douche et tu sauras tout.

Il fila vers la salle de bains tandis que Frankel passait au salon. Harassé, le jeune homme se laissa tomber dans un fauteuil. Annette lui apporta un whisky léger. Elle ne lui posa pas de questions.

A 20 heures, il se releva pour allumer la télévision. Le journal, diffusé depuis le studio d'urgence du pilier ouest de la tour Eiffel, venait de commencer. Il baissa le son. Le présentateur était un inconnu, jeune et dépourvu d'assurance. *Nouvelle journée de manifestations, aujourd'hui, un peu partout en France. A Paris, où les heurts entre...* « Voilà, pensait Frankel, ça pourrait être moi. Moi, dans le cercle magique de la caméra! » On l'avait engagé à la télé. Un coup de pot. Un hasard. Une relation de son père. Il ne possédait aucune référence, aucun diplôme. Un passé de cancre.

En deux ans, il avait tout connu. Toutes les tâches subalternes. Il avait trié des dépêches au desk (1), assuré des permanences de nuit à Cognacq; il avait été la main qui tend le micro à la sortie des meetings, la voix étranglée de trac qui lit le bulletin météo; il avait même fait une ou deux apparitions à l'écran, en direct - comme on dit dans le métier : deux plateaux.

Muller l'avait pris sous son aile. Muller lui apprenait les trucs du métier. Il était son disciple. Muller lui avait conseillé de ne pas profiter de la grève pour tenter de grimper les échelons. Il avait obéi. Il se demandait maintenant si c'était un bon choix.

Un cri l'arracha à sa rêverie, suivi d'un fracas de vaisselle brisée. Il se retourna.

Annette se tenait près de la porte de la salle à manger, au milieu des débris d'une pile d'assiettes. Ses yeux étaient écarquillés. Sa main cachait sa bouche ouverte. Frankel se mit debout d'un bond.

---

(1) Salle de presse où sont rassemblés les télescripteurs et où arrivent les dépêches d'agences du monde entier.



*Imprimé en France*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

